Les IDÉES et les FAITS

Coup d'œil quotidien

La Semaine d'aviation de Saint-Pétersbourg

L'hippodrome de Kolomiaghi? — Aviateurs et appareils — Les malheurs du Wright — Une aviatrice qui ne vole pas — Le général Kovanko — Organisation slave — Pour l'empereur!

Saint-Pétersbourg, le 2/19 mai 1910.

Qu'est-ce qu'une Semaine d'aviation, elle aussi, tout comme les pays civilisés, ce n'était l'exiguïté de l'hippodrome de Kolomiaghi, transformé pour la circonstance en aérodrome, le lieu était magnifiquement choisi. On y arrive, à peine sorti de Saint-Pétersbourg, quand on se dirige vers la Finlande, derrière les petites maisons de campagne en bois de sapin *dérdonia*, à deux pas de la *Tchernaia Réchka* (la rivière noire). Là, parallèlement à une ligne de chemin de fer d'intérêt local, et à une large avenue d'accès, s'étend le champ de courses, et derrière, dans toute sa longueur, court une forêt de sapins et de bouleaux ; de ce côté-ci du chemin de fer, une immense prairie à perte de vue, bordée au loin par les lignes sombres et plaines tour à tour de sapins et de bouleaux entremêlés. Et comme le temps était délicieux, le ciel tout bleu, l'air pur, le soleil chaud, la prairie émaillée de fleurs, la forêt frissonnante de chants, de sève nouvelle et de vie, c'était une vraie partie de campagne que de venir à Kolomiaghi, même au risque de ne rien voir. Aussi partout la foule débordait, dans les bois, sur les arbres, dans la prairie, bien plus que dans l'enceinte. Les journaux supputèrent un jour jusqu'à 160 000 personnes. Des familles, des bandes joyeuses s'installaient pour toute la journée, sur l'herbe, parmi les victuailles, à côté du samovar bouillant.

A la nuit tombante, de tous côtés des feux s'allumaient et donnaient à la plaine et à la forêt l'aspect d'un hivouac. Le peuple russe, à l'instinct nomade, aime ces excursions, pour le plaisir de ne rien faire et de s'étendre à plat ventre sur l'herbe.

*

Pendant ce temps-là, en attendant l'heure propice de l'envolée, les aviateurs revoyaient leur appareil sous les hangars. Ils étaient six : Popof avec deux Wright à sa disposition, la baronne de Laroche, Edmond et Christiaens, ayant chacun un biplan Farman-Voisin ; Wincers avec un monoplan Antoinette, et Morand, l'intrépide élève de Blériot, avec deux tigres et ovelles monoplans de son maître. Autour des aviateurs évoluait tout un groupe de mécaniciens, tous venus de France. « Ah ! ces Français, disaient les Russes ! Quels gens lestes et habiles ! » Du reste, malgré l'internationalité des aviateurs, c'était la France qui était à l'honneur. Tous les appareils avaient été construits en France, les mécaniciens venaient de France, et, si dans le public select il y avait de l'admiration pour notre pays, je dois dire qu'il y avait bien plus encore de jalousie. On eût voulu écraser et faire disparaître ceux que l'on admirait. Aussi, ce public select habitué, et gâté par bien russe, à traiter de haut quiconque porte un costume d'ouvrier, traitait nos aviateurs, en blouse bleue, les mains huileuses, non gantées évidemment et dépourvues de manchettes, ne pas dédaigner de vérifier eux de réparer eux-mêmes leur machine, ne croyaient pas mieux exprimer le dédain qu'ils professaient pour eux, qu'en les appelant des va-nu-pieds ! Et déjà que Popof, l'aviateur russe, dont l'habileté et l'audace sont indiscutables, levait le pied en l'air, tout le reste du monde résistait plus ! Les journaux ne désemplissaient pas de Popof ! Popof par-ci, Popof par-là ! La Russie à la tête du mouvement aéronautique ! La conquête des airs par la Russie ! Vive la Russie ! Vive Popof ! En avant la musique !

Tout cela dit, ou assez dit, sans qu'il y eut rien d'extraordinaire les trois premiers jours de la Semaine d'aviation, quoique jusqu'alors quatre aviateurs fussent en état de voler : la baronne de Laroche, attendant ses mécaniciens pour monter sa machine, et Wincers attendant de Paris, pour son monoplan Antoinette, des ailes nouvelles en remplacement de celles qui avaient été brisées, le premier jour, dans une rencontre, avec un appareil Farman, sur la terre ferme. Popof manœuvrait son Wright avec aisance, montait à 200 mètres, restait deux heures quatre-vingt-dix minutes en l'air, donnait une vitesse de 50 kilomètres à l'heure, et atterrissait très mal, brisant chaque fois les pièces de son biplan, mais ayant l'avantage de disposer pour le lendemain d'un second appareil déjà prêt.

Vers le milieu de la semaine, la fortune fut défavorable à Popof : à peine a-t-il gagné quelques mètres de hauteur que, à un virage, l'appareil est précipité à terre et brisé en mille pièces. Heureusement, l'aviateur était sauf. Daucuns prétendent qu'il n'était pas aussi sûr et soutiennent que l'accident avait, pour cause l'état d'ébriété de Popof. Quoi qu'il en soit, le lendemain, le même accident se reproduisit absolument dans les mêmes conditions, avec le second appareil que Popof avait à sa disposition. Voilà donc l'aviateur russe sans ailes parmi ses concurrents ! Souvorine lança l'idée d'une souscription pour aider Popof à se procurer un nouveau Wright : jusqu'ici on n'a recueilli que 6 000 roubles (16 000 fr.) en comptant les 2 000 roubles de l'empereur.

Mais, entre la première et la seconde chute de Popof, il y eut un petit incident qui mérite d'être relaté. Quand l'aviateur russe eut brisé son premier biplan, il voulut, le même jour, concourir avec le second. Les autres aviateurs s'y opposèrent, disant que c'était contraire aux règles admises par la Fédération aéronautique internationale, et comme Popof, soutenu par l'Aéro-Club russe, persistait, ils se mirent en grève. Le public croyait ingénument qu'ils n'osaient voler à cause de la violence du vent, qui n'était que de 7 à 8 mètres. Les Russes étaient montés, excités contre les aviateurs étrangers. Un rédacteur du *Novoié Vrémia* alla jusqu'à dire qu'ils méritaient qu'on leur cassât la g... et qu'on les portât à l'hôpital. A la fin, le Comité d'organisation céda, pour n'avoir pas à rendre l'argent des places aux spectateurs, et Popof accepta de ne pas voler ce jour-là ; les vols commencèrent à 6 heures au lieu de 5 : le public avait patiemment attendu pendant trois heures la chute du vent !

Le lendemain matin, Morand trouve dans son hangar son Blériot endommagé ; une main envieuse avait lacéré la toile d'une aile qui fut, heureusement, vite réparée. Quelques envolées eurent lieu. Morand s'enleva par deux fois, et la seconde fois, accident, maladresse ou autre cause, vint atterrir près du hangar, et aplatit sous son appareil le même rédacteur du *Novoié Vrémia* qui avait souhaité l'hôpital aux aviateurs étrangers. On le releva fortement endommagé, et une voiture d'ambulance le transporta aussitôt à l'hôpital.

*

Le plus original des aviateurs qu'a vu Pétersbourg est sans contredit la baronne de Laroche. On ne peut pas dire que son brevet de pilote-aviatrice ne lui sert pas. L'aviation fournit certainement un nouveau débouché à la femme, et, en ce temps de féminisme, ce sera un moyen pour le beau sexe de s'élever très haut. Pendant que les autres aviateurs voisinent, la baronne-aviatrice se contentait de faire voler les cœurs vers elle.

Une nuée de moucherons du journalisme et de l'arnaque évoluaient autour de son hangar. Ajoutez-y des photographes à volonté. Dans le hangar, bouquets et bouteilles de Champagne remplaçaient les flacons d'huile et les récipients de benzine, et au lieu de noirs mécaniciens, on ne voyait que de pimpants officiers qui prenaient leurs premières leçons d'aviation.

Les journaux ne tarissaient pas en louanges sur l'incomparable aviatrice, et les descriptions qu'ils donnaient de ses charmes ne pouvaient, en effet, laisser aucun doute sur les singulières aptitudes que lui avait conféré son diplôme de pilote des airs ; de telle sorte que, bien qu'elle ne fît aucune envolée durant toute la Semaine d'aviation, elle recueillit certainement plus de gloire et plus de notoriété dans le public russe que tous les autres aviateurs ensemble. Vous voyez bien que les femmes l'emportent sur les hommes, même dans le domaine nouveau de l'aviation...

*

C'est sans doute aussi l'école de la baronne de Laroche que le général Kovanko a pris ses meilleures leçons d'aviation. Le général Kovanko est, comme on sait, le chef suprême du service aérostatique et aviatique de l'armée russe. C'est, au surplus, l'homme du monde qui possède la bibliothèque la plus volumineuse sur l'aérostation : j'allais oublier de dire que cette bibliothèque se compose exclusivement de tous les articles humoristiques et de toutes les caricatures qui ont paru sur la question. A une interview d'un journaliste, le général Kovanko, mis en veine par les succès de Popof, a déclaré « que la Russie doit être à la tête de l'aviation » ; au moins il y a encore des gens qui ne doutent de rien ! Il a fait d'autres déclarations non moins intéressantes, à savoir qu'aucun des aéroplanes actuels ne pourra jamais servir dans un but militaire, et la principale raison en est que l'aviateur ou les passagers de l'appareil ne peuvent voir immédiatement sous leurs pieds.

Comme cela est fréquent observé ! Et comme ce général est au courant des procédés mécaniques modernes ! Il ne se doute même pas que par un système de réfraction très simple, l'aviateur peut voir ce qui se passe sous ses pieds sans avoir besoin de baisser les yeux à terre ! Et que l'aéroplane aura au moins les mêmes avantages que le cerf-volant sans passager, lorsque prend de très belles vues photographiques de ce qui se passe en dessous. Le général Kovanko n'y a pas pensé, mais il est encore temps, en attendant que la Russie soit à la tête de l'aviation ! Tout de même, il a acquis un Farman pour le gouvernement russe : c'est déjà quelque chose !

*

Il faut le reconnaître, le Comité d'organisation de la Semaine d'aviation a été inférieur à sa tâche. Rien n'était prévu : tout était laissé au hasard.

Les hangars n'étaient pas terminés, la piste de départ n'était pas prête, on établissait encore des sièges pour les spectateurs le troisième jour des épreuves. Les signaux ne correspondaient presque jamais à la réalité. Pour la moindre réparation, les mécaniciens avaient toutes les peines du monde à trouver ce qui leur était nécessaire. A la frontière, on retint plusieurs jours durant les mécaniciens de la baronne de Laroche pour des formalités de transport ; le Comité ne sut pas hâter ces formalités. Il annonça un vol jusqu'à Cronstadt, et ne put pas obtenir l'autorisation du ministère de la Guerre ; il annonça que les épreuves seraient prolongées de trois ou quatre jours et ne sut pas s'entendre avec le prince Troubetskoi, président de le Société de l'hippodrome pour obtenir la libre disposition de celui-ci ; il fut d'une sévérité outrée pour les vols entrepris en dehors des heures des épreuves et en dehors de l'aérodrome : sévérité que brava Christiaens, qui, en brave garçon du Belge, voulut, presque chaque jour, faire jouir le public non payant. Non, la Russie n'est pas un pays comme un autre. On peut connaître le Chili, le Canada, les États-Unis, la Bulgarie, la Turquie même, on ne sait rien de la Russie. Comme dit le proverbe slave : « Ce qui est le mort pour l'étranger est la vie pour la Russe. » Tout s'y fait à rebours, aussi bien en aviation qu'en politique. On veut que la Russie soit à la tête de l'aviation et on interdit aux étudiants de la Société aviatique de faire même des essais avec planeur dans le terrain que la Société a acquis dans ce but. Ici, qui veut la fin ne prend pas les moyens.

Non, les Russes ne sont pas aussi arriérés qu'on le croit.

*

Tout était fini. Les grands oiseaux avaient presque tous les ailes brisées, quand le lendemain, de 6 à 8 heures du soir, à l'insu du public, l'empereur se rendit au champ d'aviation, visita les hangars, se fit donner des explications par les aviateurs et assista à quelques envolées des appareils encore en état suffisant pour le faire !

Tout cela est assez symbole. Les événements marchent, mais non plus menés par l'empereur. Il est un spectateur tardif des faits accomplis : il encourage, mais quand c'est fini. Au lieu de précéder le peuple russe dans son ascension vers la liberté et de lui montrer la voie, il le suit péniblement, et toute son action se résume en cet : écouter les rapports de ses ministres.

Une préface de M. de Mun

« Voici la préface que M. de Mun a adressé à M. l'abbé Calippe pour son ouvrage : *L'activité sociale des catholiques français au XIX siècle*, qui paraît chez Blond.

Cher Monsieur l'abbé,

J'ai lu votre livre avec la plus vive satisfaction. L'idée générale qu'en dégage répond trop entièrement à celles dont c'est inspirée toute ma vie publique pour que je n'en aie pas hautement apprécié l'intérêt et l'opportunité.

Lorsqu'il y a plus de quarante ans, je fus pour la première fois saisi par l'irrésistible attrait de l'apostolat social, je n'aperçus d'abord, dans la route où j'entrais, que la trace glorieuse laissée depuis Ozanam, par les fondateurs d'œuvres populaires.

Mais, bientôt, je sentis impérieusement, comme tous mes compagnons de travail, la nécessité d'appuyer cet effort pratique sur un corps de doctrines solidement construit, sous peine de demeurer dans l'impuissance ou de verser dans l'erreur, dès qu'il tendrait prendre parti au milieu des conflits, chaque jour plus aigus, soulevés dans la société contemporaine, par l'âpre rencontre de la richesse et de la pauvreté.

Vous savez quelle part décisive eut, sous l'impulsion de René de La Tour du Pin, l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, dans l'élaboration de ce corps de doctrines sociales.

Nous apportions, dans ces études, une simple et entière confiance en l'Église catholique, ne doutant pas que son enseignement traditionnel ne fût la source inépuisable de toute vérité.

En face des problèmes actuels et complexes, placés devant la conscience chrétienne par l'antagonisme des classes, au milieu de la confusion des systèmes enfantés par l'orgueil humain, nous voulions humblement chercher, dans la philosophie de l'Évangile, dans les leçons des Docteurs, dans la parole des Papes, le secret des justes conceptions sociales.

Saint Anselme, abordant les questions les plus redoutables de la métaphysique, avec les lumières de la foi, résumait son énorme effort par cette parole célèbre, inscrite en tête de son œuvre : *Fides quærens intellectum*.

Nous voulions appliquer à nos travaux la belle devise de l'illustre moine du Bec. La base de nos études et leur inspiration constante, c'était la foi, la foi entière, sans réserve et sans atténuation, la foi qui cherche, qui cherche avec patience et bonne volonté, la foi qui cherche la direction de l'intelligence : *Fides quærens intellectum*.

Ainsi, peu à peu, la doctrine sociale chrétienne se révélait à nos esprits et à nos cœurs. Bien loin d'être des novateurs, comme on nous en a tant accusé, nous étions des disciples de la tradition catholique, mais nous lui demandions, il est vrai, la préparation de l'avenir.

Un des derniers qui ont le mieux étudié le mouvement auquel nous avons ainsi participé, M. Monicat, a comparé notre effort à celui des abeilles en citant un mot de Michelet : « L'abeille prépare d'avance la nourriture à la larve près d'éclore : faisons de même, préparons le substance au monde qui va naître, et déposons-la à côté de son berceau. »

Telle est bien l'espérance qui nous inspire et nous soulient depuis tant d'années. Nous avons conscience que grandes transformations qui, lentement, s'accomplissent dans les idées, dans les mœurs, dans les conditions de la vie sociale et économique. Notre ambition est de préparer l'avenir qui s'avance en travaillant à reconstruire les éléments essentiels de toute société, désorganisés par la Révolution : la religion, la famille, la profession.

Ainsi, nous apportons notre concours à l'action profonde exercée par le christianisme dans les mœurs depuis plus d'un siècle, souvent à l'insu de ceux qui en furent les instruments. Cette action s'est manifestée sous les formes les plus diverses, et dans des esprits les plus opposés, à travers, ainsi que vous le dites, « les tâtonnements, les obscurités, les erreurs », depuis le jour, où, sous les ruines de l'ancienne société, a commencé le laborieux enfantement de la société nouvelle.

C'est ce mouvement ininterrompu qui apparaît dans votre livre, avec toute son intensité, et dont, pour la plus grande satisfaction de vos lecteurs, vous leur promettez de suivre les développements dans ceux qui vont suivre.

Vous rendez ainsi aux idées sociales que nous nous efforçons de propager un inappréciable service, dont je suis, pour ma part, très heureux de vous remercier, en me disant, votre cordialement dévoué,

A. de Mun.

LES ÉCOLES MÉNAGÈRES

DE SOISSONS

Dans sa dernière réunion tenue le 23 mai, sous la présidence de M. le Vicaire-général Turquin le Comité diocésain a reçu d'intéressantes communications sur l'œuvre des Ecoles ménagères et sur leur fonctionnement à Mont-Notre-Dame et à Neufchâtel.

Le programme de cette œuvre explique, dans les lignes suivantes, l'utilité et l'importance de l'Enseignement ménager au village comme en ville.

« Faire aimer le foyer, les occupations de la maison ; enseigner les moyens de pratiquer l'économie en procurant le confortable, relever et ennoblir le travail manuel, préparer des femmes industrieuses et habiles dans tout ce qui regarde l'intérieur, c'est là une partie importante de l'éducation des jeunes filles. Le programme comportera des cours de cuisine théoriques et pratiques, de lavage, repassage, raccommodage, leçons de couture, de coupe, comptabilité ménagère, hygiène, médecine pratique, horticulture ».

Combien de foyers d'ouvriers, dont la misère physique et morale est due en grande partie à l'ignorance de ces connaissances pratiques de l'épouse et de la mère !

Voici le programme des cours tel qu'il a été suivi à Mont-Notre-Dame.

Lundi. — 9 heures à 10 heures. — Leçon de politesse et de savoir-vivre.

2 heures à 4 heures. — Lessivage du linge.

Mardi. — 9 heures à 10 heures. — Leçon théorique et pratique pour les soins de propreté, l'entretien de la maison et du mobilier.

2 heures à 4 heures. — Lavage et rinçage du linge, des flanelles, des étoffes en laine. Manière d'enlever les taches.

Mercredi 9 heures à 10 heures. — Leçon d'hygiène. Soins à donner aux enfants, aux malades. Premiers secours en cas d'accidents. Moyens propres à conserver la santé. Préparation de quelques tisanes.

Connaissance, usage et vertu curative de quelques remèdes dont se compose une petite pharmacie domestique.

2 heures à 4 heures. — Ouvrages manuels. Raccommodage et entretien de toutes sortes d'habillement et de linge ; reprise, remaillage des bas, tricots à l'aiguille.

Jeudi. — 9 heures à 10 heures. — Conférence religieuse.

2 heures à 4 heures. — Promenade instructive dans les champs ou étude de quelque industrie dans les fermes et usines des environs.

Vendredi. — 9 heures à 10 heures. — Leçon sommaire de jardinage. Comptabilité agricole. Tenue des livres. Correspondances usuelles.

2 heures à 4 heures. — Repassage. Les élèves peuvent apporter le linge de la famille pour y être blanchi, raccommodé et repassé.

Samedi. — 9 heures à 10 heures. — Nettoyage à fond.

2 heures à 4 heures. — Leçon de coupe, confection du linge. Cours sur toute espèce de travaux manuels demandés par les élèves elles-mêmes.

Chaque jour, de 10 heures à 11 heures, cours de cuisine, permettant aux élèves de préparer elles-mêmes des repas simples, variés et peu coûteux.

Le comité diocésain, où la « Semaine Religieuse » souhaite vivement de voir se multiplier ces écoles ménagères si pratiques et si utiles. Quand l'ordre et l'économie seront entrés au foyer du travailleur, celui-ci aimera son « home », et son esprit deviendra plus facilement accessible à toutes les saines idées.

Renseignements Commerciaux

Importations françaises à La Spezia en 1909. — Dans un rapport sur l'activité économique de la Spezia pendant l'année 1909, publié en annexe au *Moniteur officiel du Commerce* du 26 courant ( ), M. Revelli, consul de France, examine les principaux articles français importés dans la ville de sa résidence et qui, pour la plupart, pourraient trouver un débouché plus important encore. Ce sont : les *articles de mode*, la *parfumerie*, les *chocolats, drogées et liqueurs*, les *vins fins* et *spiritueux*, les *savons communs*, les *conserves alimentaires*, les *confitures et marmelades*, les *huiles d'olives*, les *métaux et machines-outils*, les *draps, tissus et ficelles*, les *phosphates et superphosphates*, le *matériel d'électricité*.

Mais comment développer les ventes de ces produits ? M. Revelli donne à nos exportateurs les conseils suivants :

Dans cette circonscription où s'exécutent chaque année pour plusieurs millions de travaux divers, on pourrait compter sur les dix doigts le nombre des représentants, des ingénieurs et des industriels français qui viennent à la Spezia pour affaires, alors qu'a presque chaque jour les registres des hôtels marquent le passage d'Anglais, d'Allemands ou d'autres étrangers. On les rencontre à l'Arsenal, dans les chantiers et les usines privés et dans les magasins, où leurs visites sont rarement improductives. Moins exigeants que certains de nos compatriotes, ils savent attendre les résultats de leur voyage, tandis que nos chefs de maisons ou leurs agents déclarent que la place ne vaut rien si leur zèle n'est pas encouragé par une petite affaire traitée le premier jour de leur arrivée. La montre à la main, l'horaire des trains en poche, ces impatients, trop nombreux, hélas ! veulent être fixés en quelques heures, harcelés par le besoin de rentrer !

Lorsqu'un français doit se rendre pour la première fois dans une ville en vue d'y étudier l'introduction de ses articles, si cette place est le siège d'un consulat, pourquoi n'écrirait-il pas au chef de ce poste en lui faisant connaître le but et la date probable de son passage ? Ce fonctionnaire prévenu ainsi de sa visite, serait naturellement en mesure de lui communiquer à leur première entrevue des informations précieuses qui feraient gagner du temps au voyageur.

Les bons résultats obtenus en procédant de cette manière à la Spezia nous poussent à donner ce conseil. Sera-t-il entendu ?

D'autre part, nos exportateurs croient avoir tout fait pour leurs intérêts à l'étranger lorsque deux ou trois agents généraux se sont partagés le territoire d'un pays en deux ou trois zones d'exploitation, subdivisées elles-mêmes en... arrondissements confiés à des représentants régionaux ou locaux qui leur passent... hiérarchiquement, c'est-à-dire par la voie lente et coûteuse des intermédiaires, toujours trop nombreux, des commandes arrachées avec peine à des clients sollicités de toutes parts.

Les rapports entre l'agent local et le chef de maison française, qui ne se déplace jamais ou rarement, sont nuls ; ils l'ignorent !

Pour introduire ces produits dans la région, il faut au préalable la visiter ou charger un directeur, un voyageur, un ingénieur, pour les articles spéciaux, de l'étudier de visu et non par la simple lecture des rapports officiels ou des statistiques dont l'exactitude est souvent contestable. Une condition essentielle pour réussir est de posséder la langue du pays visité.

Les représentants locaux de la Spezia ne peuvent être, sauf pour les articles ordinaires (comestibles, draps, etc.), que des agents d'informations, ce qui n'est pas toujours facile ici. Ils sont également chargés de veiller à la livraison des marchandises, de suivre les opérations de douanes, hâter le règlement des comptes, surveiller le crédit des clients.

La mission de fournir des renseignements est des plus délicates : il s'agit, en effet, de prévoir les marchés et leur nature, d'en connaître à temps les détails pour communiquer à leurs maisons les indications les plus complètes, souvent de caractère essentiellement techniques, et dont la transmission rapide constitue un des éléments de réussite pour les fabricants qui désirent participer à un marché. Mais il faut aussi que l'activité de ces agents soit stimulée, mieux encore dirigée par des visites fréquentes des ingénieurs ou des industriels.

Alors, seulement, on pourra compter sur des chances de succès dans les marchés avec la Marine et aussi avec les importants établissements privés.

C'est en agissant ainsi que nos rivaux se sont créés dans la région une clientèle nombreuse et fidèle.

Sauf pour les soieries, les articles français sont soumis au même traitement douanier que les produits allemands, anglais et autrichiens. Pourquoi ne lutterions-nous pas ne serait-ce que pour reconquérir le terrain perdu ?

Lettre de Chine

La vérité sur l'évolution chinoise

(De notre correspondant particulier)

Sien-hsien, 25 avril 1910.

Le couteau dans l'huître — Résultats de la réorganisation de l'armée — La flotte-fantôme — L'Université de Pékin inaugurée — Cent pour cent de candidats heureux — Des Boxeurs dans le Hou-nan

« Le couteau est dans l'huître, il faudra bien qu'elle ouvre ses écailles. » C'est ainsi qu'on parlait, il y a cent ans, de « la Chine qui s'ouvre ». Il est long, le travail du couteau ; mais enfin il avance sûrement. Il a mille fois raison d'opérer avec tant de lenteur. Les gourmands qui attendaient impatiemment le moment de gruger la bonne bouchée se sont lassés, et l'huître reste toujours... elle-même.

Oui, si la Chine s'est bien un peu ouverte aux idées et aux mœurs de l'Europe, jusqu'ici, pourtant, l'européanisation est purement de surface. La civilisation européenne n'a vaincu la vieille civilisation chinoise que sur quelques points fort limités de l'empire ; le masse n'est nullement entamée. La Chine menace de rester éternellement... elle-même.

Le gouvernement veut contenter tout le monde, et, comme il arrive en pareil cas, il ne réussit à contenter personne. Il faut une armée nouvelle, une flotte nouvelle, des écoles nouvelles. Et au lieu de travailler lentement à la réorganisation intérieure du pays, on crée tout d'une pièce, à coup de décrets impériaux, ces grands organismes que de longues années de travail et d'efforts continus pourraient seule arriver à constituer.

Un décret paru il y a quelques années réorganisait l'armée chinoise sur de nouvelles bases, un plan vraiment nouveau pour la Chine, mais trop calqué sur des modèles fort connus en Europe.

Le décret ordonnait la création d'un ministère de la Guerre avec six bureaux, d'un état-major général divisé en trois sections, et partageait l'empire en vingt régions territoriales, comprenant chacune deux divisions formant un corps d'armée. Le même décret instituait des écoles préparatoires dans toutes les provinces pour les sous-officiers, quatre écoles d'officiers au cœur de l'empire, et enfin une Ecole de guerre à Pékin.

A considérer les résultats acquis, il faut avouer que l'insuccès dépasse toutes les prévisions des instructeurs européens et japonais. La Chine devait, en cette année 1910, pouvoir opposer à une invasion étrangère 400 000 hommes. Les essais des grandes manœuvres des quatre ou cinq divisions qui constituent actuellement toute l'armée régulière ont été si pitoyables que d'aucuns vont jusqu'à proclamer l'impossibilité radicale pour la Chine de constituer jamais une armée digne de ce nom. L'expédition militaire actuelle du Thibet ne donne aucun renseignement sur la valeur des troupes chinoises. Tchao-eull-feng a mis près de huit mois à couvrir la distance de Batang à Lhassa. Il n'a rencontré aucune troupe ennemie ; la mise à sac de quelques monastères, la poursuite du dalaï-lama que quelques fidèles emportaient en chaise à porteurs ; pas un seul fait d'armes. Cette expédition dans un pays sans résistance n'est nullement indicative d'un progrès quelconque dans l'armée chinoise.

La flotte chinoise, n'en parlons pas. La flotte tout entière se promène par le monde... en chemin de fer. Le prince Tsai-eunn avec le grand amiral Sha constituent à eux deux tout le personnel de la marine. Les deux flottes n'existent en réalité que dans des projets sans cesse remaniés et jamais même entrés en voie d'exécution.

Pour les écoles, un fait seulement fera juger de l'état de la question scolaire en Chine. L'inauguration de l'Université impériale de Pékin avait été fixée depuis plusieurs années au mois de mars 1910. Constructions toutes nouvelles sur un plan grandiose ; depuis un an, les travaux avaient été poussés avec une grande activité. Les quelques bâtiments élevés permirent de procéder à l'inauguration des cours à la date fixée. C'était un beau succès qui semblait en promettre d'autres. Toutes les branches scientifiques et littéraires devaient avoir un enseignement digne de la nouvelle *Alma Mater*. On avait fait appel à toute l'intellectualité de l'empire : les plus jolis « boutons », les plumes de paon les plus empanachées. On avait choisi par tout l'empire l'élite des vieux académiciens avec la fleur des jeunes diplômés tout fraîchement débarqués du Japon ou d'Europe. On faisait une place très honorable aux professeurs appelés de tous les grands pays d'Occident, spécialistes désignés l'on ne sait par qui, mais dont la science est fort appréciée si l'on en juge par les beaux émoluments qui leur sont faits. Très curieuse, cette liste de professeurs étrangers.

Au lendemain de l'inauguration, concours d'admission devant la légion de directeurs et inspecteurs, administrateurs et présidents de toutes sortes, où se trouvait perdu le petit bataillon du personnel enseignant. Sujets de concours d'une banalité à écœurer les plus médiocres « primaires » de France. Le travail des candidats fut à la hauteur des sujets proposés. Voici l'appréciation d'un témoin en parfaite mesure d'exprimer un jugement *de visu* : « Copies inénarrables. — Tissu de stupidités. — Mixture innommable de phrases incompréhensibles dans toutes les langues. — Sans fond, sans jugement, souvent même sans la forme la plus élémentaire. »

Stupeur du jury étranger. On croyait pouvoir faire œuvre scientifique avec des intelligences ouvertes, toutes prêtes à suivre le maître dans ses plus hautes envolées. Et l'on n'allait trouver devant se chaire que des ignorants incapables de s'initier au *b...a...ba* des sciences modernes.

Les notes traduisirent la déception du corps professoral étranger. On croyait que devant cette déclaration unanime le corps professoral autochtone allait se trouver dans un singulier embarras. Allons donc ! Messieurs les étrangers, vous semblez bien peu connaître le mentalité chinoise.

La liste d'admission fut publiée peu après. Les 273 candidats étaient reçus, sans exception aucune.

Les cours de l'Université impériale sont donc ouverts ! Heureux élèves qui pourrez passer les belles années de votre jeunesse sous les ombrages de ce bois sacré ! Vos maîtres ne pourront pas abréger votre sérénité au jour de l'examen de sortie, pas plus qu'ils ne l'ont fait à votre examen d'admission. Comme si l'appréciation de ces Européens comptait !

J'ai connu le directeur de l'Ecole de médecine de Tien-tsin, qui avait fini par prendre son parti des examens chinois. « Les premières années de mon enseignement, disait-il, quand je voyais que ma feuille de notes d'examen présentée par moi au vice-roi avait été « tripotée », que les derniers étaient devenus les premiers, et cela par la toute-puissance de l'or, je bondissais de colère, j'écrivais protestations sur protestations, je donnais dix fois ma démission... Eh bien ! j'ai fini par me calmer devant leur calme imperturbable. »

L'Université de Pékin est entrée dans la période de travail intense, semble-t-il. Pas une seule note à son sujet dans les journaux chinois depuis l'inauguration des cours. On annonce seulement que le gouvernement aurait le dessein de fonder une seconde Université à Tien-tsin. Décidément, la mode, en Chine, est aux Universités. Après Hang-Kong, Han-kéou, Weihien (au Chantong), Tien-tsin devait réclamer son tour. N'y a-t-il pas là une indication très suggestive de l'état actuel de la Chine ? L'éducation de la Chine nouvelle : voilà, à l'heure actuelle, un des plus graves problèmes, dignes d'intéresser l'humanité entière.

27 avril 1910. — Nous avons appris ces jours derniers les troubles du Hou-nan. La capitale Tcheng-tcha-fou est à feu et à sang. Les étrangers, missionnaires et marchands, heureux sauvés, avaient pu fuir à temps et attendaient non loin de la ville le secours demandé à Han-kéou. Mais voici une triste nouvelle. Mgr Perez y Pérez, vicaire apostolique du Hou-nan Nord, se rendait à Han-kéou pour le Synode ; il avait avec lui deux de ses missionnaires. Tous trois étaient en barque chinoise sur le fleuve Bleu. Durant la nuit, on stoppe sur le Yang-tse, sans lumière comme toujours, car il ne faut pas rôdeur en présence des pirates qui rôdent la nuit. Or, la canonnière anglaise de Han-kéou marchait à toute vapeur jour et nuit vers Tcheng-tcha-fou. Elle heurta la barque des missionnaires, la coupa en deux, et tous les passagers furent noyés. Mgr Perez appartenait à l'Ordre de Saint-Augustin. Nouvelle épreuve pour les chrétiens du vicariat de la Chine. Les émeutes organisées contre eux se renouvellent avec une rapidité effrayante. C'est « la Bonne du Centre ».

U.

VINS DE BORDEAUX

Prix de confiance 90 f. le Bonne 60 f. la 1/2 Bonne, tr. franco gare acheteur. Echt. P. PASTAUD, 32, boul. de Talence à Bordeaux

Mois de Juin

LE SACRÉ-CŒUR

Par l'abbé FEIGE

Prix : 1 franc. — Franco : 1 fr. 15

LE PETIT APOTRE DU SACRÉ-CŒUR

Par le chanoine FEBVRE

Prix : 1 franc. — Franco : 1 fr. 25

En vente à la Librairie de la Croix du Nord, 1, rue des Sept-Agnelles (Grand'Place).

— LILLE —